

avait été inoffensive. Enfin, à trois heures du matin, les madriers mis en place et le canon rendu à moitié chemin, on crut que l'opération allait réussir et on vint chercher dans la sape la douzaine d'hommes qui s'y trouvaient disponibles, afin de finir la tâche et pour amener à pied d'œuvre la pièce d'artillerie, qui devenait plus lourde à mesure que la pente de la côte se faisait plus raide. Il fallait à un certain endroit traîner cette pièce dans une espèce de cratère avant d'atteindre le bastion improvisé, et vingt hommes n'étaient pas de trop pour exécuter rapidement cette besogne en face des tranchées boches. Leurs mitrailleuses n'avaient pas cessé un seul moment de tirer, mais n'avaient atteint que nos sacs de terre.

On partit donc à la file indienne, dans le fond du boyau, en ne laissant que le "chief-sapper," deux aides et le soldat canadien Richard, dit "LASH" ou LE LACHE, plus docile et plus débonnaire que jamais. Mais les Allemands étaient sans doute aux aguets depuis le commencement de la nuit, car à peine le groupe des sapeurs avait-il tourné le coin du boyau qu'ils surgirent avec des grenades et des bombes, au nombre d'une douzaine, à la hauteur des sacs de terre. Freytag, le gars de Londres, les vit venir et jeta l'alarme aux trois autres, mais sa voix ne fut pas entendue de l'escouade absente. Il entra précipitamment dans la sape pour prendre ses armes. Richard saisit sa carabine et la rejeta aussitôt. Il décrocha son sac de "Mills bombs", pas plus grosses que des pommes, et avec une rare présence d'esprit, il s'éloigna de l'ouverture de la sape et se réfugia derrière les sacs de terre. Les trois autres n'y pensèrent pas, ou n'en eurent pas le temps, et les premiers Boches arrivés s'empressèrent de lancer leurs grenades dans l'entrée de la sape. Ils étaient sûrs d'avoir la partie belle, quand une bombe puis une autre, puis une autre, puis une autre encore tombèrent sous leurs pieds avec une précision de tir extraordinaire et explosèrent avec le résultat le plus meurtrier ! Au premier moment, les Boches ne purent voir d'où partaient ces bombes ; ils sortirent de la sape où la moitié d'entre eux étaient entrés et la plupart déjà blessés par les éclats se ruèrent vers l'endroit où ils venaient d'apercevoir, à la lueur de leurs fusées éclairantes, un bras d'homme, un seul bras d'homme, dans un rythme régulier se lever et s'abattre en lançant un projectile. Ils eurent bientôt rejoint cet homme, mais rendus en face et au-dessous de lui, ils s'aperçurent qu'ils n'étaient plus que quatre pour terminer leur petit raid et ramener au moins un prisonnier. Les huit autres Boches blessés à mort agonisaient dans la tranchée, pendant que les trois sapeurs londonniens râlaient à l'intérieur de la sape. Le coup de surprise était manqué, mais il fallait s'emparer de ce diable d'homme qui à lui seul avait fait rater l'affaire. On lui lança des grenades ; on le vit chanceler, puis se relever la figure sanglante, son bras droit faisant le même geste qu'auparavant. Aux grenades boches, il répondit par des "Mills" et en jeta encore trois pendant qu'il recevait trois autres grenades. Les Allemands, tous blessés maintenant, hésitaient à se lancer sur lui et à essayer de le capturer, quand soudain on l'entendit pousser un cri de bête traquée et d'un seul coup d'épaule on le vit renverser l'échafaudage de cinquante sacs de terre derrière lesquels il s'était réfugié. Deux Allemands évitèrent l'avalanche, mais les agonisants et les rampants furent écrasés, ensevelis ! Perdant son sang par vingt blessures, Richard bondit par-dessus les sacs éboulés, et l'écume à la bouche, se mit à la poursuite des deux Bavarois qui semblaient avoir la vie plus dure que les autres ! Mais il était désarmé. S'il avait lancé ce cri terrible, c'est qu'il n'avait plus de bombes à jeter. Dans sa poursuite, il reçut deux grenades et tomba sur une lourde pelle d'acier dont il se saisit à défaut d'autre arme. Il se releva, rejoignit l'un des Boches, et avec sa pelle, lui asséna, au défaut de l'épaule, un coup d'une telle force que la tête en fut séparée du tronc !

La pelle s'étant rompu du coup, Richard, de nouveau désarmé, sentit entrer dans sa jambe la lame du couteau du dernier Boche valide. Se jetant sur celui-ci, il réussit à lui saisir le bras armé et à l'amener sous lui. Mais l'Allemand n'était pas grièvement blessé, et Richard se sentant faiblir eut peur de défaillir. Il fallait en finir ! Tenant toujours de sa main gauche le bras droit du Bavarois, il réalisa que le seul moyen de terminer la lutte c'était l'étouffement, la strangulation, et les cinq phalanges de sa main droite s'abattirent violemment sur le col de son adversaire, qui de ses dents venait de lui couper la moitié d'une oreille. Les doigts de Richard s'insinuèrent brusquement, sous la trachée artère, dans les chairs du boche, qui deux minutes plus tard ne respirait plus ! Le supplice espagnol n'aurait été ni plus rapide ni plus sûr ! Richard se releva, ou plutôt se traîna vers la sape, devenue silencieuse après cette lutte désespérée. Il entendit des voix d'hommes et le bruit des pas des soldats de son escouade qui revenaient avec leur pièce, mais avant qu'ils l'eussent rejoint, il s'était évanoui dans une mare de sang, pendant qu'au-dessus de sa tête sifflaient les obus allemands.

* * *

Une heure plus tard, l'aurore s'était levée sur un ciel incertain et les Allemands avaient suspendu leur bombardement.

Richard avait repris connaissance et reposait maintenant dans une demi-somnolence en face des cadavres de ses douze victimes, dont six avaient été retrouvés sous les sacs de terre. Les trois sapeurs anglais, criblés de tronçons de fer, avaient expiré à l'intérieur de la sape ; surpris sans armes, ils n'avaient jamais pu en sortir. L'échec du raid allemand était donc dû à la bravoure d'un seul homme, et encore d'un homme emprunté aux troupes canadiennes sous la désignation "not worse than indifferent".

Quand on eut pansé ses innombrables plaies et couvert son pauvre corps sanglant de teinture d'iode, on apprit à Richard qu'aucune de ses blessures n'était réellement profonde et qu'il en reviendrait. Il ne répondit rien. Il ne pouvait réaliser qu'il en eût tué douze, et que lui seul pût rester vivant pour raconter la chose, "to tell the tale", comme disaient les cockneys. Ceux-ci l'entouraient de soins empressés, et restaient muets d'admiration devant ses yeux placides et la largeur de ses mains. Il fut, le jour même, évacué sur le Château de la Haye, où le Colonel Dr MacQueen, en lui donnant affectueusement de nouveaux soins indispensables, lui demanda en français quel était son nom véritable :

— Richard, répondit-il.

— Mais, sur la Somme, vous avez été soigné sous un autre nom ?

— Oui, je sais, "LE LACHE".

J.-Auguste GALIBOIS.

Québec, 15 octobre.

Autrefois ! — Dans un curieux opuscule sur l'éducation des jeunes filles de famille au couvent, vers 1830, Marcelle Tinayre raconte :

"Il fallait les dresser à la soumission et à la patience... Le costume d'uniforme, d'une laideur insigne, se composait d'un fourreau de serge noire et d'une pèlerine. Les cheveux tirés en arrière, aplatis à l'eau, car la frisure semblait immodeste, le filet rond qui contenait les tresses roulées et serrées, eussent découragé — si c'était chose possible — l'instinctive coquetterie. Jamais de feu, même en hiver, dans les dortoirs. Jamais d'eau chaude pour la toilette..."

Et tout cela n'empêchait point vos aïeules, mesdemoiselles, de devenir des femmes charmantes. Qui sait ? Cela y aidait peut-être même...